

Rêver le monde tel qu'il n'est plus  
ou tel qu'il n'est pas encore  
- la vision utopique -



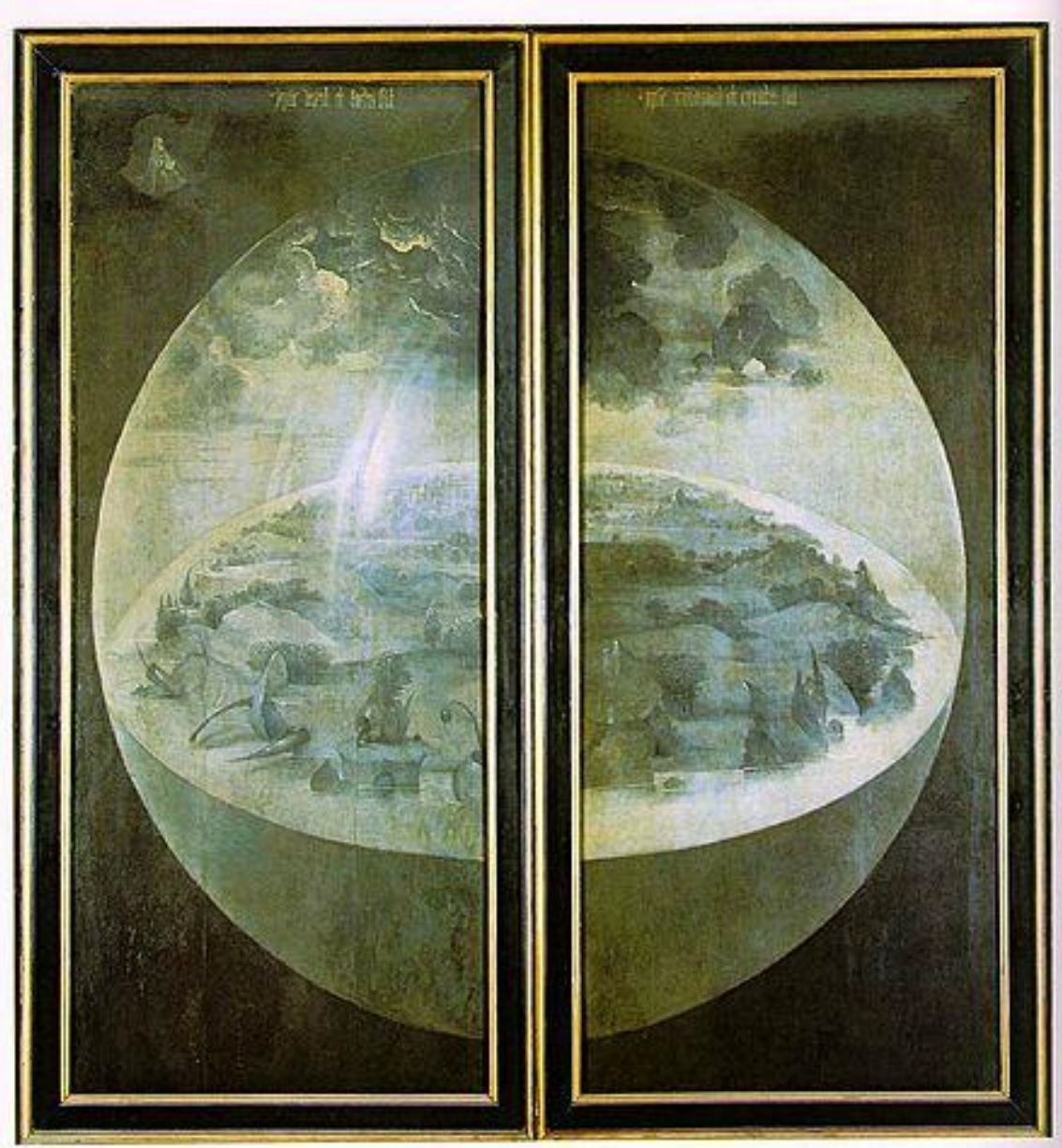
*Le Jardin des Délices*<sup>1</sup> est une peinture à l'huile sur bois (de chêne), qu'on peut voir au Musée du Prado (à Madrid) réalisée entre 1494 et 1505 par le peintre flamand (néerlandais) **Jérôme Bosch** (1450-1516). L'œuvre est un retable en triptyque qui mesure, panneaux ouverts 386 cm sur une hauteur de 220 cm. Chaque panneau latéral mesure 220 cm x 97 cm. Le panneau de gauche, **ci-dessus**, représente le monde tel qu'il n'est plus : « Le paradis terrestre » ou « Jardin d'Eden » (celui de droite représente l'Enfer).

Voir la bande annonce d'un (superbe) documentaire, sorti en 2016, **Le Mystère Jérôme Bosch**, de José Luis Lopez-Linares :

<https://www.youtube.com/watch?v=gdBYKmuBSQ0>

<sup>1</sup> D'abord intitulé *La variété du monde*, puis, curieusement, *Les Fraises* (!).

Volets fermés, on peut voir une représentation de « La création du monde ».





**Texte 1.** Thomas MORE (1478-1535) : *La ville d'Amaurote, L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, Livre second, extrait, 1516

La ville est reliée à la rive opposée par un pont qui n'est pas soutenu par des piliers ou des pilotis, mais par un ouvrage en pierre d'une fort belle courbe. Il se trouve dans la partie de la ville qui est la plus éloignée de la mer, afin de ne pas gêner les vaisseaux qui longent les rives. Une autre rivière, peu importante mais paisible et agréable à voir, a ses sources sur la  
5 hauteur même où est située Amaurote, la traverse en épousant la pente et mêle ses eaux, au milieu de la ville, à celles de l'Anydre. Cette source, qui est quelque peu en dehors de la cité, les gens d'Amaurote l'ont entourée de remparts et incorporée à la forteresse, afin qu'en cas d'invasion elle ne puisse être ni coupée ni empoisonnée. De là, des canaux en terre cuite amènent ses eaux dans les différentes parties de la ville basse. Partout où le terrain les  
10 empêche d'arriver, de vastes citernes recueillent l'eau de pluie et rendent le même service.

Un rempart haut et large ferme l'enceinte, coupé de tourelles et de boulevards ; un fossé sec mais profond et large, rendu impraticable par une ceinture de buissons épineux, entoure l'ouvrage de trois côtés ; le fleuve occupe le quatrième.

Les rues ont été bien dessinées, à la fois pour servir le trafic et pour faire obstacle aux  
15 vents. Les constructions ont bonne apparence. Elles forment deux rangs continus, constitués  
par les façades qui se font vis-à-vis, bordant une chaussée de vingt pieds de large. Derrière les  
maisons, sur toute la longueur de la rue, se trouve un vaste jardin, borné de tous côtés par les  
façades postérieures.

Chaque maison a deux portes, celle de devant donnant sur la rue, celle de derrière sur  
20 le jardin. Elles s'ouvrent d'une poussée de main, et se referment de même, laissant entrer le  
premier venu. Il n'est rien là qui constitue un domaine privé. Ces maisons en effet changent  
d'habitants, par tirage au sort, tous les dix ans. Les Utopiens entretiennent admirablement  
leurs jardins, où ils cultivent des plants de vigne, des fruits, des légumes et des fleurs d'un tel  
éclat, d'une telle beauté que nulle part ailleurs je n'ai vu pareille abondance, pareille  
25 harmonie. Leur zèle est stimulé par le plaisir qu'ils en retirent et aussi par l'émulation, les  
différents quartiers luttant à l'envi<sup>1</sup> à qui aura le jardin le mieux soigné. Vraiment, on  
concevrait difficilement, dans toute une cité, une occupation mieux faite pour donner à la fois  
du profit et de la joie aux concitoyens et, visiblement, le fondateur n'a apporté à aucune autre  
chose une sollicitude plus grande qu'à ces jardins.

1. A l'envi : à qui mieux mieux, autant que faire se peut.

## **Texte 2.** François RABELAIS (vers 1483-1553) : « **Comment était réglé le mode de vie des Thélémites** », *Gargantua*, extrait du chapitre LVII, 1534

*Afin de récompenser Frère Jean des Entommeurs de ses exploits lors de la guerre contre Picrochole, Gargantua lui offre de fonder entre Indre et Cher (terre natale de Rabelais), une abbaye qui soit « au contraire de tout autre » : l'abbaye de Thélème, du grec « volonté » ou « désir ». La description de cet univers idéal occupe les six derniers chapitres du roman Gargantua. Dans le sillage de Thomas More et de son Utopia, Rabelais imagine une utopie, la première de la littérature française.*

Toute leur vie était régie non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur  
volonté et leur libre arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient,  
travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à  
boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur  
5 règle tenait en cette clause :

Fais ce que voudras

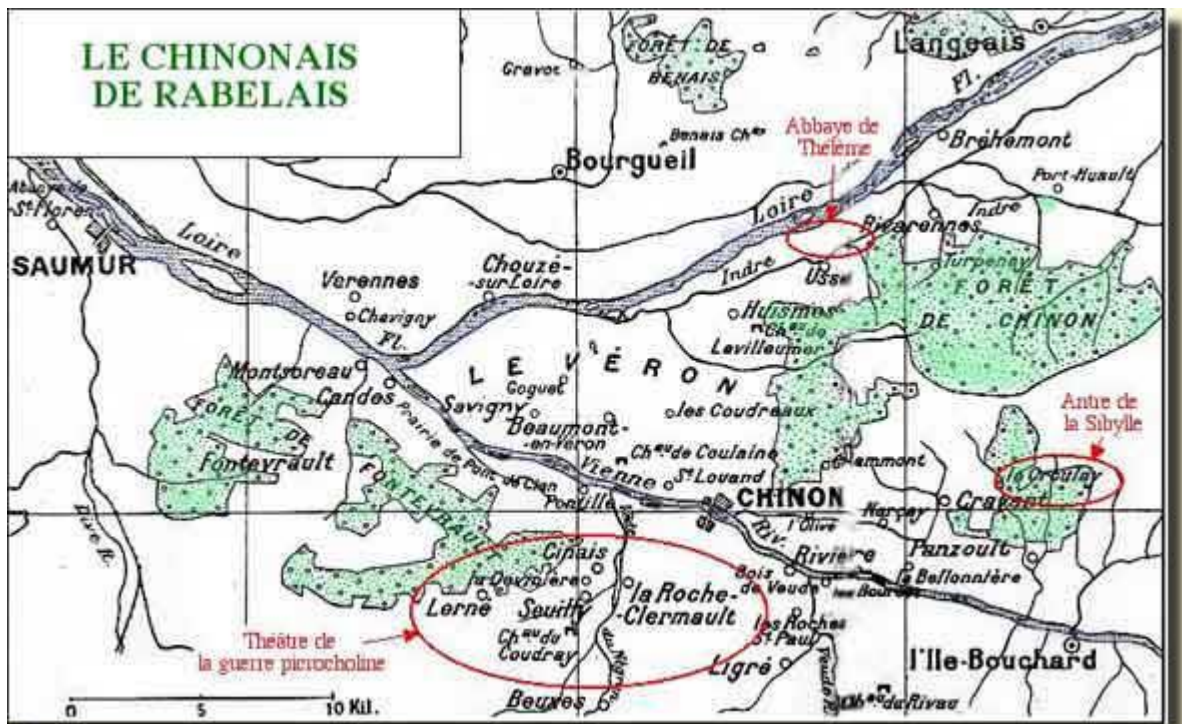
Parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont  
naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à  
agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand une vile et contraignante sujétion<sup>1</sup> les  
10 abaisse et les asservit, pour dé poser et briser le joug de la servitude ils détournent ce noble  
sentiment qui les inclinait librement vers la vertu, car c'est toujours ce qui est défendu que  
nous entreprenons, et c'est ce qu'on nous refuse que nous convoitons.

Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d'efforts pour faire, tous, ce qu'ils voyaient plaire à  
un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : « buvons », tous buvaient ; si on disait : « jouons »,  
15 tous jouaient ; si on disait : « allons nous ébattre aux champs », tous y allaient. Si c'était pour  
chasser au vol ou à courre, les dames montées sur de belles haquenées<sup>2</sup>, avec leur fier  
palefroi<sup>3</sup>, portaient chacune sur leur poing joliment ganté un épervier, un lanier<sup>4</sup>, un  
émerillon<sup>5</sup> ; les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu'il n'y avait aucun ou aucune d'entre eux qui ne sût lire,  
 20 écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et s'en servir pour  
 composer en vers aussi bien qu'en prose. Jamais on ne vit des chevaliers si preux, si nobles, si  
 habiles à pied comme à cheval, si vigoureux, si vifs et maniant si bien toutes les armes, que  
 ceux qui se trouvaient là. Jamais on ne vit des dames si élégantes, si mignonnes, moins  
 ennuyeuses, plus habiles de leurs doigts à tirer l'aiguille et à s'adonner à toute activité  
 25 convenant à une femme noble et libre, que celles qui étaient là.

Pour ces raisons, quand le temps était venu que l'un des Thélémites voulût sortir de  
 l'abbaye, soit à la demande de ses parents, soit pour d'autres motifs, il emmenait avec lui une  
 des dames, celle qui l'avait choisi pour chevalier servant, et ils étaient mariés ensemble. Et s'ils  
 avaient bien vécu à Thélème en affectueuse amitié, ils cultivaient encore mieux cette vertu  
 30 dans le mariage ; leur amour mutuel était aussi fort à la fin de leurs jours qu'aux premiers  
 temps de leurs noces. [...]

1. Sujétion : situation d'une personne soumise à une domination – assujettissement, dépendance, soumission.
2. Haquenée : cheval facile à monter, convenable pour une dame.
3. Palefroi : cheval de marche, de parade, de promenade (opposé à *destrier*, cheval de bataille).
4. Un lanier : faucon femelle.
5. Un émerillon : petit faucon, très agressif, et au vol rapide.



**Texte 3.** VOLTAIRE (1694-1778) : *Eldorado, Candide ou l'optimisme*, extrait du chapitre 18 « Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado », 1759

*Le jeune Candide, forcé de quitter l'Europe, se retrouve sur les terres du Nouveau Monde. Après l'Argentine, Candide et son valet Cacambo se dirigent vers la terre de Cayenne, mais ils se perdent et après bien des obstacles, et à bout de forces, ils arrivent dans un pays extraordinaire : Eldorado.*

[...] Candide et Cacambo montent en carrosse ; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cent vingt pieds de haut, et de cent de large ; il est impossible d'exprimer quelle en était la

matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux, et sur ce  
5 sable que nous nommons or et pierreries.

Vingt belles filles de la garde reçurent Candide et Cacambo à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri ; après quoi les grands officiers et les grandes offcières de la couronne les menèrent à l'appartement de Sa Majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils  
10 approchèrent de la salle du trône, Cacambo demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour saluer Sa Majesté : si on se jetait à genoux ou ventre à terre ; si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière ; si on léchait la poussière de la salle ; en un mot, quelle était la cérémonie. « L'usage, dit le grand officier, est d'embrasser<sup>1</sup> le roi et de le baiser des deux côtés. » Candide et Cacambo sautèrent au cou de Sa majesté, qui les reçut avec toute la  
15 grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant, on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues<sup>2</sup>, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose<sup>3</sup>, celles de liqueurs de canne de sucre qui coulaient continuellement dans de grandes places pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du gérofle<sup>4</sup> et de la cannelle.  
20 Candide demanda à voir la cour de justice, le parlement ; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instruments de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru toute l'après-dînée à peu près la millièrme partie de la ville, on les  
25 ramena chez le roi. Candide se mit à table entre Sa Majesté, son valet Cacambo et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère<sup>5</sup>, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut Sa Majesté. Cacambo expliquait les bons mots du roi à Candide, et quoique traduits, ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait Candide, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

30 Ils passèrent un mois dans cet hospice<sup>6</sup>.

1. Embrasser : prendre dans ses bras.

2. Aux nues : au ciel (édifices prototypes des gratte-ciel).

3. Eau rose : eau de rose (parfum tiré des roses).

4. Gérofle : clou de girofle.

5. Fit meilleure chère : mangea une meilleure nourriture.

6. Hospice : lieu où l'on offre l'hospitalité.



François Marie Charles Fourier

**Texte 4.** Charles FOURIER (1772-1837) : **La phalange d'essai**, *Traité de l'unité universelle*, III, 1821

*Fourier est un philosophe et économiste français qui élaborera un projet de réforme économique, sociale et humaine qui devait, selon lui, conduire à « l'harmonie universelle ».*

Il faut pour une association de 1500 à 1600 personnes un terrain contenant une forte lieue<sup>1</sup> carrée, soit une surface de six millions de toises<sup>2</sup> carrées (n'oublions pas qu'il suffira du tiers pour le mode simple).

Que le pays soit pourvu d'un beau courant d'eau, qu'il soit coupé de collines et propre  
5 à des cultures variées, qu'il soit adossé à une forêt et peu éloigné d'une grande ville, mais assez pour éviter les importuns.

La phalange<sup>3</sup> d'essai étant seule et sans appui de phalanges vicinales<sup>4</sup> aura, par suite de cet isolement, tant de lacunes d'attractions, tant de calmes passionnels à redouter dans ses manœuvres, qu'il faudra lui ménager soigneusement le secours d'un bon local approprié aux  
10 variétés de fonctions<sup>5</sup>. Un pays plat, comme Anvers, Leipzig, Orléans, serait tout à fait inconvenant, et ferait avorter beaucoup de Séries<sup>6</sup> à égale surface de terrain. Il faudra donc rechercher un pays coupé<sup>7</sup>, comme les environs de Lausanne, ou tout au moins une belle vallée pourvue d'un courant d'eau et d'une forêt, comme la vallée de Bruxelles à Halle. Un  
15 beau local près de Paris serait le terrain situé entre Poissy et Conflans, Poissy et Meulun. On rassemblera 1500 à 1600 personnes d'inégalité graduée en fortunes, âges et caractères, en connaissances théoriques et pratiques ; on ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible car plus il existera de variétés dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps.

On devra donc réunir dans ce canton d'essai tous les travaux de culture praticable, y  
20 compris ceux de serres chaudes et fraîches ; y ajouter, pour l'exercice d'hiver et des jours de pluie, au moins trois manufactures accessoires ; plus diverses branches de pratique en sciences et arts indépendamment des écoles.

1. Lieue : unité de mesure, soit environ 4 kilomètres.

2. Toise : mesure de longueur, soit environ 2 mètres.

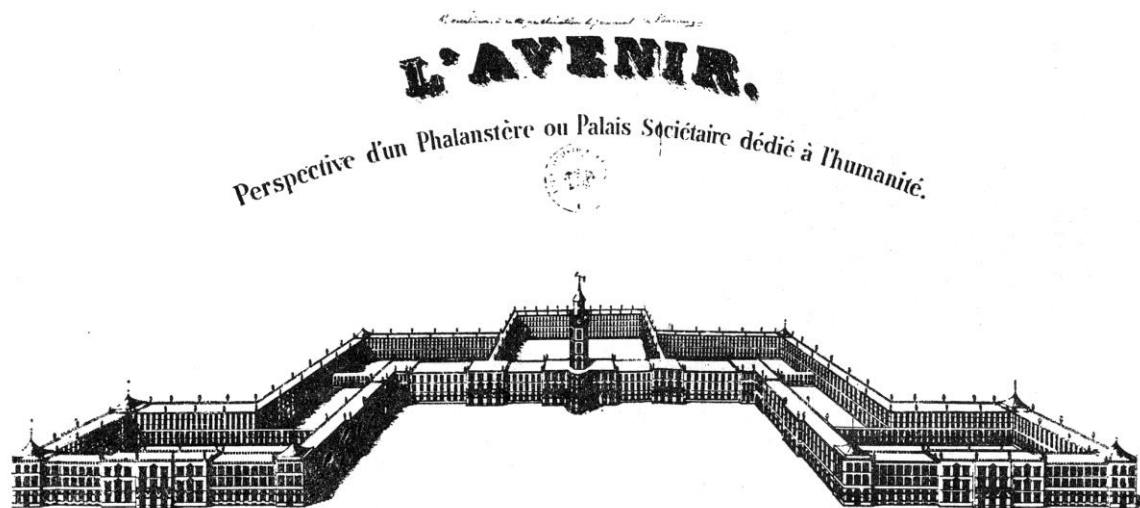
3. Phalange : groupe ou « association » d'individus destinés à vivre ensemble dans un endroit qu'on nommera « phalanstère » (Cf. ci-dessous).

4. Vicinales : voisins.

5. On remarque au passage que la « langue » de Fourier est très spéciale ; il s'agit en fait d'une terminologie : tous les mots qu'il emploie ici *lacunes d'attractions, calmes passionnels, variétés de fonctions* ont été auparavant longuement définis et ce sont des termes qui ne conviennent qu'à la vision *harmonienne* du monde selon Fourier.

6. Série : chez Fourier, c'est ainsi que l'on nomme un ensemble d'individus regroupés par « passion » ou affinité... Fourier a effectivement théorisé « l'attraction passionnée » et sa mécanique.

7. Coupé, c'est-à-dire varié, avec collines et cours d'eau (Cf. *supra*).



**Texte 5.** Jules VERNE (1828-1905) : *France-Ville, Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, chap. X, 1879

*Pour employer un legs considérable, le docteur Sarrasin construit en Californie, selon un modèle scientifique, la cité merveilleuse de France-Ville. Un article de revue vante ici le succès à France-Ville d'une expérience sanitaire.*

Et d'abord, le plan de la ville est essentiellement simple et régulier, de manière à pouvoir se prêter à tous les développements. Les rues, croisées à angle droit, sont tracées à distances égales, de largeur uniforme, plantées d'arbres et désignées de numéros d'ordre.

De demi-kilomètre en demi-kilomètre, la rue, plus large d'un tiers, prend le nom de boulevard ou avenue, et présente sur un de ses côtés une tranchée à découvert pour les tramways et les chemins de fer métropolitains. A tous les carrefours, un jardin public est réservé.

Pour obtenir le droit de résidence à France-Ville, il est nécessaire de donner de bonnes références, être apte à exercer une profession utile ou libérale, dans l'industrie, les sciences ou les arts, de s'engager à observer les lois de la ville. Les existences oisives n'y seraient pas tolérées.

Les édifices publics sont déjà en grand nombre. Les plus importants sont la cathédrale, un certain nombre de chapelles, les musées, les bibliothèques, les écoles et les gymnases, aménagés avec un luxe et une entente des convenances hygiéniques véritablement dignes d'une grande cité.



Inutile de dire que les enfants sont astreints dès l'âge de quatre ans, à suivre les exercices intellectuels et physiques, qui peuvent seuls développer leurs forces cérébrales et musculaires. On les habitue tous à une propreté si rigoureuse, qu'ils considèrent une tache sur leurs simples habits comme un déshonneur véritable.

20 Cette question de la propreté individuelle et collective est du reste la préoccupation capitale des fondateurs de France-Ville. Nettoyer, nettoyer sans cesse, détruire et annuler, aussitôt qu'ils sont formés, les miasmes qui émanent constamment d'une agglomération humaine, telle est l'oeuvre principale du gouvernement central. A cet effet, les produits des égouts sont centralisés hors de la ville, traités par des procédés qui en permettent la  
25 condensation et le transport quotidien dans les campagnes.

L'eau coule partout à flots. Les rues pavées de bois bitumé, et les trottoirs de pierre sont aussi brillants que le carreau d'une cour hollandaise. Les marchés alimentaires sont l'objet d'une surveillance incessante, et des peines sévères sont appliquées aux négociants qui osent spéculer sur la santé publique. Un marchand qui vend un œuf gâté, une viande avariée,  
30 un litre de lait sophistiqué, est tout simplement traité comme un empoisonneur qu'il est. Cette police sanitaire, si nécessaire et si délicate, est confiée à des hommes expérimentés, à de véritables spécialistes, élevés à cet effet dans les écoles normales.

Leur juridiction s'étend jusqu'aux blanchisseries même, toutes établies sur un grand pied, pourvues de machines à vapeur, de séchoirs artificiels et surtout de chambres  
35 désinfectantes. Aucun linge de corps ne revient à son propriétaire sans avoir été véritablement blanchi à fond, et un soin spécial est pris de ne jamais réunir les envois de deux familles distinctes. Cette simple précaution est d'un effet indiscutable.

Les hôpitaux sont peu nombreux, car le système de l'assistance à domicile est général. Il est à peine besoin d'ajouter que l'idée de faire d'un hôpital un édifice plus grand que tous les  
40 autres et d'entasser dans un même foyer d'infection sept à huit cents malades, n'a pu entrer dans la tête d'un fondateur de la cité modèle.

On ne finirait pas si l'on voulait citer tous les perfectionnements hygiéniques que les fondateurs de la ville ont inaugurés. Chaque citoyen reçoit, à son arrivée, une petite brochure où les principes les plus importants d'une vie réglée selon la science sont exposés dans un  
45 langage simple et clair.

## **Texte 6. Émile ZOLA (1840-1902) : La Cité Nouvelle, Travail, 1901**

*Le jeune ingénieur, Luc Froment, avec la collaboration d'un industriel, a créé une cité idéale inspirée des idées de Fourier.*

C'était à Fourier qu'il devait d'avoir osé, d'avoir tenté l'expérience de la Crêcherie. La première maison commune, avec son école, les premiers ateliers si propres et si gais, avec leur division du travail, la première Cité ouvrière, avec ses façades blanches riant parmi les  
5 verdures, étaient nés de l'idée fouriériste, ensommeillée comme la bonne graine dans les champs d'hiver, toujours prête à germer et à fleurir. La religion de l'humanité, ainsi que le catholicisme, devait mettre peut-être des siècles à s'établir solidement. Mais quelle évolution ensuite, quel élargissement continu, à mesure que l'amour poussait et que la Cité se fondait !  
Fourier, évolutionniste, homme de méthode et de pratique, en apportant l'association entre le capital, le travail et l'intelligence, à titre d'expérience immédiate, aboutissait d'abord à  
10 l'organisation sociale des collectivistes, ensuite même au rêve libertaire des anarchistes. Dans

l'association, le capital peu à peu se répartissait, s'anéantissait, le travail et l'intelligence devenaient les seuls régulateurs, les fondements du nouveau pacte. Au bout, il y avait la disparition forcée du commerce, la suppression lente de l'argent, l'un rouage encombrant et dévorateur, l'autre valeur fictive inutile, dans une société où la production de tous déterminait  
15 une prodigieuse richesse, circulant en continuel échanges. Aussi, partie de l'expérience de Fourier, la Cité nouvelle devait-elle, à chaque étape, se transformer, avancer vers plus de liberté et plus d'équité, faire en chemin la conquête des socialistes de sectes ennemies, les collectivistes, les anarchistes eux-mêmes, pour finir par les grouper tous en un peuple fraternel, réconcilié dans le commun idéal, dans le royaume du ciel mis enfin sur la terre.

20 Et c'était l'admirable, le victorieux spectacle que Luc avait sans cesse sous les yeux, la Cité du bonheur dont les toitures aux couleurs vives, parmi les arbres, se déroulaient devant sa fenêtre. La marche en avant que la première génération, imbue des antiques erreurs, gâtée par le milieu inique, avait si douloureusement commencée, au milieu de tant d'obstacles, de tant de haines encore, les générations nouvelles, instruites, refaites par les écoles, par les  
25 ateliers, la poursuivaient d'un pas allègre, atteignant les horizons déclarés jadis chimériques. Grâce au continuel devenir, les enfants, les enfants des enfants semblaient avoir d'autres cœurs et d'autres cerveaux, et la fraternité leur devenait facile, dans une société où le bonheur de chacun était pratiquement fait du bonheur de tous. Avec le commerce, le vol avait disparu<sup>1</sup>. Avec l'argent, toutes les cupidités criminelles s'en étaient allées<sup>2</sup>. L'héritage n'existait  
30 plus, il ne naissait plus d'oisifs privilégiés, on ne s'égorgeait plus autour des testaments. À quoi bon se haïr, s'envier, chercher à s'emparer du bien d'autrui par la ruse ou la force, puisque la fortune publique appartenait à tous, chacun naissant, vivant et mourant aussi fortuné que le voisin ? Le crime devenait vide de sens, stupide, tout l'appareil sauvage de répression et de châti-  
35 ment, institué pour protéger le vol des quelques riches contre la révolte de l'immense foule des misérables, avait croulé comme inutile, les gendarmeries, les tribunaux, les prisons. Il fallait vivre au milieu de ce peuple ignorant l'atrocité des guerres, obéissant à l'unique loi du travail, dans une solidarité faite simplement de raison et d'intérêt personnel bien entendu, pour comprendre à quel point les prétendues utopies du bonheur universel devenaient  
40 possibles, avec un peuple sauvé des monstrueux mensonges religieux, instruit enfin, sachant la Vérité, voulant la justice. Depuis que les passions, au lieu d'être combattues, étouffées, se trouvaient cultivées au contraire, comme les forces mêmes de la vie, elles perdaient leur âcreté de crimes, elles devenaient des vertus sociales, des floraisons continues d'énergies individuelles. Le bonheur légitime était dans le développement, dans l'éducation des cinq sens et du sens d'amour, car tout l'homme devait jouir, se satisfaire sans hypocrisie, au plein soleil.  
45 Le long effort de l'humanité en lutte aboutissait à la libre expansion de l'individu, à une société de satisfaction complète, l'homme étant tout l'homme et vivant toute la vie. Et la Cité heureuse s'était ainsi réalisée dans la religion de la vie, la religion de l'humanité enfin libérée des dogmes, trouvant en elle-même sa raison d'être, sa fin, sa joie et sa gloire.

1. Comprenez bien que, avec la disparition du commerce, a disparu le vol.

2. De même, avec la disparition de l'argent, ont disparu les « cupidités criminelles ».

## DEUX QUESTIONS

Le corpus présente 6 textes. Choisissez-en 3 sur les 6 et réfléchissez aux deux questions suivantes avant de construire (éventuellement) un texte de réponse. Voici :

**Question 1.** Comment se construit dans ces textes ce *topos* propre à toute utopie qu'on appelle en latin le « locus amoenus » ?

« **Locus amoenus** » : Expression latine composée de « locus » signifiant « lieu » et de « amoenus » signifiant « agréable, délicieux ». On l'utilise dès la Rome Antique et c'est un thème fréquent en poésie notamment. Cette expression connaît une nouvelle utilisation lors du Haut Moyen-âge dans les chansons de geste. Enfin, la poésie romantique du XIXe utilise également le thème du "locus amoenus" (voir Lamartine, Hugo, par exemple).

L'expression sert à qualifier *littérairement* tout lieu paradisiaque.

Il est vrai qu'à l'origine (dans la poésie de Virgile, par exemple), ce « lieu agréable » est un lieu de nature. Or dans les textes relevant de l'utopie, l'agrément du lieu tient à son **urbanité** (Cf. cours sur **Utopie et architecture**) puisque **toute utopie est un lieu construit**, mais cela n'empêche pas la nature d'y avoir sa place.

« **Urbanité** » : 2 sens à ce mot (typique en particulier des Lumières)

→ 1. politesse fine et délicate, manières dans lesquelles entrent beaucoup d'affabilité naturelle et d'usage du monde (Synonymes : civilité, courtoisie, politesse. Antonymes : grossièreté, rusticité, vulgarité)

→ 2. caractère de ce qui fait une ville.

**Question 2.** Sur quoi se fonde l'harmonie sociale dans les textes que vous avez choisis ?